

TÉMOIGNAGE

WALTER J. CISZEK
AVEC DANIEL FLAHERTY

AVEC DIEU AU GOULAG

Témoignage d'un Jésuite
interné vingt-trois ans en Sibérie

Éditions des Béatitudes

Capturé par l'armée russe durant la Seconde Guerre mondiale, accusé d'être un « espion du Vatican », Walter J. Cizek, prêtre jésuite américain, a passé vingt-trois ans dans les prisons soviétiques et les camps de travail de Sibérie entre 1940 et 1963.

Son livre présente un intérêt historique certain car très peu de témoignages ont été édités sur le ministère des prêtres catholiques dans les camps soviétiques durant cette période. Mais il est avant tout le récit d'un itinéraire spirituel impressionnant que le père Cizek a accepté de rédiger parce qu'après son retour aux États-Unis, on lui demandait comment il avait pu surmonter pareilles épreuves. Avec beaucoup de simplicité, il relate les événements auxquels il a été confronté – les cinq ans d'emprisonnement à la Loubianka, le travail dans les mines de sel en Sibérie, etc. – et qui l'ont conduit à un long dépouillement, mais aussi à un abandon de plus en plus confiant à la Providence, à une sérénité intérieure grâce à laquelle il a pu se préserver de « l'arrogance du mal » qui l'entourait. Il rapporte son désarroi, ses souffrances mais aussi le cheminement intérieur qu'il a été amené à faire jusqu'à considérer tout événement, grâce ou épreuves, comme un don de Dieu et une expression de Sa volonté. Cela lui a donné la force de tenir bon et d'exercer ensuite son ministère avec discrétion mais audace dans les conditions extrêmement éprouvantes des camps puis des villes de Sibérie.

Un cheminement humain hors du commun et une odyssée spirituelle unique.

Walter J. Cizek, SJ, prêtre jésuite américain d'origine polonaise, est né en 1904 et mort en 1984. Après son noviciat aux États-Unis et deux ans d'études au Collège Pontifical Russe à Rome, il est envoyé en mission en Pologne puis en Russie.

Daniel Flaherty, SJ, est né en 1929. Il est directeur éditorial de Loyola Press, maison d'édition située à Chicago.

Titre original :

He leadeth me

Copyright © 1973 by Walter J. Ciszek, SJ

Cette traduction est publiée avec l'accord de Doubleday,
une division de Random House, Inc.

Traduction de l'américain : Émilie Pécheul et Cathy Brenti

*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

destruction de Jérusalem ; il a dû lui rappeler qu'il était son unique espoir, son unique soutien. Il a choisi son peuple parmi toutes les nations de la Terre pour manifester sa puissance et son amour, et son peuple, Israël, doit lui rendre témoignage devant le monde entier : par sa confiance et son espérance en Dieu seul.

Nous devons nous aussi en tirer des leçons, quelle que soit la difficulté. Il est tellement facile parfois de nous laisser porter par nos routines, notre petit emploi du temps établi au quotidien. Nous commençons alors à tout tenir pour acquis, à compter sur nous-mêmes, sur nos propres ressources, à nous « installer » dans ce monde et à le considérer comme notre soutien. Tous autant que nous sommes, nous finissons par confondre confort et sentiment de bien-être, et nous recherchons comme unique réconfort ce sentiment de confort. Les amis, les biens matériels nous entourent, un jour suit l'autre, la bonne santé, le bonheur sont là, à notre portée. Nul besoin de désirer les biens de ce monde, d'aimer les richesses, par exemple, ou encore de devenir avares ou envieux, pour jouir de ce sentiment de confort et de bien-être. Nous considérons alors que Dieu est à notre service. C'est ce *statu quo* sur lequel nous nous fondons qui nous porte jour après jour et, d'une certaine manière, nous commençons à perdre de vue le fait que, dans tous ces événements, derrière tous ces événements, il y a Dieu. C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui prend soin de nous. Et pourtant, nous continuons notre petit bonhomme de chemin, persuadés que demain ressemblera certainement à aujourd'hui, une journée bien confortable passée dans ce petit

monde que nous nous sommes créé, en toute sécurité, dans l'ordre que nous avons établi et dans lequel nous avons appris à vivre, malgré ses imperfections, ne tournant que très rarement nos pensées vers Dieu.

En un sens, à ce moment-là, c'est Dieu qui doit tout mettre en œuvre pour nous sortir de notre routine et nous rappeler encore une fois – comme jadis à Israël – que nous dépendons de lui, qu'il nous a créés et destinés à vivre avec lui de toute éternité ; que les biens de ce monde, que ce monde lui-même ne sont pas notre demeure éternelle, que nous sommes à lui et que nous devons fixer notre regard sur lui, nous tourner vers lui en toutes choses. Ce n'est que lorsque notre petit monde est bouleversé que Dieu peut nous rappeler alors que ce monde n'est pas notre demeure éternelle, qu'il n'est pas notre but ultime. Il peut enfin nous ramener à la réalité et restaurer notre sens des valeurs, pour que nous tournions de nouveau notre regard vers lui, même si, dans un premier temps, nos pensées sont pleines de reproches et de questions. Alors, nous comprenons clairement combien ce qu'il a dit était vrai lorsqu'il a prononcé ces paroles apparemment bien simples au cours du Sermon sur la Montagne : « *Ne vous inquiétez donc point, et ne dites pas : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi serons-nous vêtus ? [...] Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice.* » (Mt 6, 33)

Tout s'est passé ainsi avec le peuple d'Israël, qui a dû apprendre à ne pas mettre sa confiance dans les princes ni les royaumes, mais à être fidèle à Dieu seul car lui a toujours été fidèle envers son peuple. Dieu a appris à Israël à n'avoir

confiance qu'en lui seul. Il en a été de même tout au long du Nouveau Testament. Il y a eu des changements et des bouleversements dans l'Église même, il y a eu des temps de persécution. Ce ne sont ni les princes ni les dirigeants, ni les structures ni les organisations qui soutiennent l'Église. C'est Dieu qui la soutient. Et c'était bien la même chose à Albertyn. Dieu est constant dans son amour, si nous levons les yeux vers lui ; il nous soutiendra au milieu des pires tempêtes que nous traverserons, si nous crions vers lui ; il nous sauvera, si nous tendons la main vers lui. Il est là, si nous nous tournons vers lui et que nous apprenons à lui faire confiance, et à lui seul. Les bouleversements de ce monde, les bouleversements de l'Église même, ne mettent pas fin à tout. Et surtout pas à son amour. Ils peuvent nous servir de signes pour nous rappeler l'amour de Dieu, sa fidélité, pour que nous nous tournions de nouveau vers lui et que nous restions avec lui quand tout le reste, tout ce sur quoi nous avons pris l'habitude de nous appuyer, s'écroule autour de nous.

Il en va ainsi dans chacune de nos vies. Quel triste commentaire sur la fragilité humaine, quand nous ne pensons plus à Dieu ou quand nous ne le voyons plus derrière la routine confortable de notre existence quotidienne. C'est seulement au cœur de la crise que nous nous souvenons de Dieu, que nous nous tournons vers lui, bien souvent comme des enfants gémissants qui viennent poser des questions. C'est dans les moments de perte, de tragédie familiale ou de désespoir personnel que les hommes se tournent vers Dieu pour lui demander : « Pourquoi ? » Et ils sont presque forcés de se



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

comprendre jusqu'alors. La volonté de Dieu se discerne aux fruits de l'Esprit qu'elle engendre, la paix de l'âme et la joie du cœur étant deux de ces fruits. Il faut pour cela être entièrement abandonné à Dieu et disposé à tout, même si sa volonté ne correspond pas à nos désirs. On peut aussi vérifier la validité d'un appel (qu'il s'agisse d'un appel à une vocation spécifique ou d'un renouvellement au sein de cet appel) aux mouvements de l'âme qui l'accompagnent. Nous devons toujours accueillir et considérer les mouvements causés par la grâce de Dieu à la lumière de la foi. En effet, c'est ainsi que nous pouvons discerner chaque action mystérieuse de sa grâce, et non par la puissance de l'intelligence ou de la raison.

Il existe des mouvements intimes de l'âme plus profonds que les paroles qui les décrivent, et, pourtant, ils sont plus puissants que toute raison. Ils permettent à l'homme de savoir, au-delà de toute question, de tout doute et de toute argumentation, que *digitus Dei est hic* [« le doigt de Dieu est ici »]. Le nom que porte cette réalité, c'est la grâce. Dieu inspire *vraiment* les hommes par sa grâce, il élève le cœur, il éclaire l'esprit et il est le moteur de la volonté. Certes, seule la foi permet d'accepter cette réalité, mais il s'agit bel et bien d'une réalité incontestable. Ni la logique, ni les explications rationnelles des théologiens ne pourront convaincre ceux qui n'ont pas le don de la foi en cette réalité, mais elle n'en demeure pas moins réelle. Ce n'est que lorsque j'ai pris la décision de partir pour la Russie que j'ai trouvé la paix et la joie intérieures qui sont les signes d'une véritable intervention de Dieu dans l'âme. Je suis donc parti.

4. Le Collège *Russe* (nom complet *Pontificium Collegium Russicum*, en abrégé : *Russicum*) est un collège catholique situé à Rome et consacré à l'étude de la culture et de la spiritualité russes. NdT.

« Regarde, Nestrov, regarde cette riche terre noire que nous traversons. Elle s'étend jusqu'à l'infini. » Et soudain, j'ai crié : « Regarde ce panneau que nous venons de dépasser ! C'est la frontière de la Russie ! » Je me mis à sauter sur le plancher en bois du wagon où nous nous trouvions, en criant à tous les passagers : « Nous sommes en Russie ! » Ils se levèrent d'un bond et s'agglutinèrent à l'entrée, tentant d'apercevoir entre les lattes de bois de la paroi du wagon ce panneau qui, déjà, se faisait de plus en plus petit derrière nous alors que le convoi continuait sa route de son train de sénateur. En dépit de l'espace relativement restreint du wagon en bois, tous les passagers furent saisis de joie. Ils levaient les yeux au ciel, ils se congratulaient en se tapant dans le dos. Quelqu'un se mit à chanter. Quant à moi, je gardais le silence en contemplant cette riche terre de Russie pour la première fois de ma vie : j'étais bouleversé. Après un instant, me tournant vers le père Nestrov, je lui dis : « Je te l'avais bien dit : en Russie au printemps ! » Avant d'ajouter : « Aujourd'hui, c'est le dix-neuf mars, la fête de saint Joseph. »

Nous sommes restés un long moment à nous regarder dans les yeux, le père Nestrov et moi, en silence. Nous ne savions pas ce que l'avenir nous réservait, mais nous étions là, touchant enfin du doigt ce dont nous avons rêvé pendant de longues années, ce dont nous avons discuté sans fin au cours de nos études à Rome, ce que nous avons programmé si minutieusement au



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Sa volonté pour nous était active vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept : les personnes, les lieux, les circonstances de notre vie, chaque jour, nous la révélait. Telles étaient les choses importantes pour nous dans notre vie, Dieu le savait, *à ce moment précis*, et telle était la situation qu'il désirait que nous vivions. Il ne s'agissait pas d'un principe abstrait ou d'un désir subjectif de « faire la volonté du Seigneur ». Non, cette situation, les vingt-quatre heures que nous offrait chaque journée, constituaient sa volonté. Nous devions apprendre à reconnaître sa volonté dans la réalité de cette situation précise et à agir en conséquence. Nous devions apprendre à regarder notre vie quotidienne, tout ce qui faisait notre route chaque jour, avec les yeux de Dieu ; apprendre à voir comme lui voyait les choses, les lieux et, par-dessus tout, les êtres, en reconnaissant également qu'il avait un dessein particulier pour nous en nous amenant au contact de ces mêmes choses, lieux et personnes. Et nous devions nous efforcer à chaque instant de faire cette volonté, sa volonté, à chaque heure du jour, dans chaque situation que nous vivions. En effet, à quelles autres fins nous aurait-il créés ? Pour quelles autres raisons avait-il fait en sorte que nous nous retrouvions ici, aujourd'hui, parmi ces gens-là ? À quelles autres fins, si ce n'est pour que nous y trouvions sa volonté au sein même de cette situation précise, pour nous efforcer de faire ce qu'il attendait de nous, toujours, comme il le voulait, comme il l'aurait accompli lui-même, pour que lui seul en retire tout fruit et toute gloire ?

Notre dilemme à Teplaya Gora venait bien de notre frustration

de ne pouvoir faire ce qui était selon *nous* la volonté de Dieu dans cette situation précise. Notre frustration venait de notre incapacité à travailler, au lieu d'accepter sa sainte volonté qui nous voulait précisément là. C'est l'erreur commune à beaucoup d'hommes, de saints, d'érudits, de responsables d'Église ou de nombreux ouvriers... En fait, nous attendons de Dieu qu'il accepte notre manière de concevoir sa volonté selon *nos propres schémas* et nous voulons qu'il nous aide à l'accomplir, au lieu d'apprendre à voir et à accepter sa volonté à lui dans les situations bien réelles au milieu desquelles il nous place au quotidien.

L'âme simple qui, chaque matin, fait l'offrande de « toutes les prières, les travaux, les joies et les souffrances de la journée » et qui met en œuvre sa prière en accueillant, inconditionnellement et avec amour, tout ce que va lui offrir ce jour comme si chaque situation était véritablement offerte par Dieu, cette âme a su percevoir avec une foi presque enfantine la vérité profonde sur la volonté de Dieu. Prédire ce que va être la volonté de Dieu, raisonner sur ce que sa volonté doit être, n'est que le fruit de la folie de l'homme, et c'est là pourtant la plus subtile des tentations. La vérité toute simple et toute pure, c'est que sa volonté concerne ce qu'il nous envoie chaque jour, par le biais des circonstances, des lieux, des personnes, des épreuves. Et la solution, c'est d'apprendre à voir ces choses (non pas seulement en théorie, ou seulement une fois de temps en temps) comme une intuition qui nous est donnée par la grâce de Dieu et cela jour après jour.

Nul n'a à s'inquiéter de ce qu'est la volonté de Dieu pour lui ;

elle nous sera clairement manifestée à chaque instant de chaque jour, si seulement nous apprenons à voir toutes choses comme lui les voit, comme lui nous les fait vivre.

La tentation est de ne pas considérer toute situation comme étant la volonté de Dieu. La tentation est de regarder au-delà de ces situations, précisément parce qu'elles sont tellement constantes, tellement étroites, tellement banales et routinières. Nous tentons de trouver d'autres choses plus nobles, qui seront certainement davantage « la volonté de Dieu » dans l'abstrait, qui correspondront bien mieux à *notre* conception de ce que sa volonté doit être. Telle avait été notre tentation à Teplaya Gora, telle est bien la tentation à laquelle sont confrontés tous ceux qui découvrent soudain que la vie n'est pas ce qu'ils en attendaient. Nous trouvons la réponse quand nous comprenons que c'est bien la situation présente, et uniquement la situation présente, ici et maintenant, qui constitue la volonté de Dieu. Le défi à relever, c'est bien d'apprendre à accepter cette vérité et d'agir en en tenant compte, à chaque instant de chaque jour. Le problème est que, comme pour la plupart des grandes vérités, elle nous semble trop simple. Elle était là, devant nos yeux, depuis toujours, et nous étions à la recherche de réponses bien plus subtiles. C'est à cela que l'on reconnaît les vérités divines, à la simplicité qui les caractérise. Et pourtant, c'est précisément parce qu'elles nous semblent trop simples que nous avons tendance à ne pas les regarder ou à les ignorer dans notre vie quotidienne.

Comme pour toutes les vérités divines, de plus, il est bien difficile de les mettre en pratique. Leur simplicité même rend



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

homme qu'il accepte, comme venant de sa main, les situations quotidiennes dans lesquelles il se trouve, afin que cet homme agisse comme lui-même l'aurait fait. Dieu lui donne, ainsi qu'à chacun de nous, la grâce nécessaire pour agir.

Ce que chacun d'entre nous *peut* changer, en premier lieu, c'est lui-même. Et chacun aura (en vérité, disons plutôt « doit avoir ») une influence sur les personnes que Dieu lui donne de rencontrer chaque jour de sa vie. Il se doit, en tant que chrétien, de les influencer vers le bien. Il peut également les influencer vers le mal ; quoi qu'il en soit, ces personnes que chacun rencontre dans l'aujourd'hui de sa vie (et Dieu y veille), il a sur elles une influence, d'une manière ou d'une autre. Chacun d'entre nous, même très modestement, touchera la vie des personnes qu'il rencontre et c'est dans cette approche que Dieu nous tiendra responsables du bien ou du mal que nous ferons. Par cette vérité toute simple, nous avons la clé pour comprendre le mystère de la Providence divine et, finalement, la clé pour comprendre le salut de chaque homme.

Alors non, je n'étais ni impuissant, ni indigne, ni inutile dans cette prison de Perm. Je n'étais pas humilié plus bas que terre parce que j'étais rejeté en tant que prêtre. Ces hommes autour de moi souffraient tous, ils avaient besoin d'aide. Ils avaient besoin de quelqu'un qui les écoute avec compassion, quelqu'un qui les reconforte, quelqu'un qui leur redonne du courage pour continuer. Ils avaient besoin de quelqu'un qui ne s'apitoie pas sur son propre sort, mais qui puisse en vérité partager leurs souffrances. Ils avaient besoin de quelqu'un qui ne vienne pas chercher auprès d'eux un peu de consolation, mais qui puisse

les consoler. Ils n'avaient pas besoin de quelqu'un qui attende leur respect ou leur admiration en raison de ce qu'il était, mais tout simplement de quelqu'un qui puisse leur témoigner amour et respect même si lui-même était rejeté et méprisé. Comme le Christ m'en avait donné l'exemple, je pouvais être pour eux un exemple de charité et d'attention chrétiennes. Et, en dernier recours, si mes camarades de cellule continuaient à me rejeter, je pouvais au moins prier pour eux et offrir à notre Père toutes les souffrances et les angoisses qu'ils me causaient en me rejetant parce que j'étais prêtre. Le Christ avait prié pour ses persécuteurs : « *Père, pardonne-leur.* » (Lc 23, 33) Si je ne pouvais rien faire d'autre, là, au fond de ma prison à Perm, au moins il me restait cela.

Dieu ne demande pas l'impossible à un homme. Il ne me demandait pas plus dans cette situation que ce qu'il attend de tout homme, de tout chrétien, chaque jour de sa vie. Il me demandait simplement d'apprendre à voir ces hommes souffrants qui m'entouraient, à considérer la situation dans laquelle j'étais dans la prison de Perm comme si tout cela était envoyé de sa main et ordonné par sa Providence. Il me demandait de *faire* quelque chose, comme un autre Christ, de m'oublier moi-même et de ne pas m'apitoyer sur mon sort, mais d'agir dans cette situation en suivant l'exemple du Christ lui-même. Il me demandait d'oublier mon « impuissance » contre le « système » et de regarder plutôt les besoins immédiats de ceux qui m'entouraient, afin de faire tout ce qui était en mon pouvoir, rien que pour aujourd'hui, par ma prière et par mon exemple. Voilà *tout* ce qu'il me demandait, voilà *tout* ce qu'il

attendait de moi. Voilà tout ce que j'avais à faire, mais c'était déjà énorme et, de toute évidence, j'en serais strictement incapable tant que je resterais prostré à m'apitoyer sur mon sort. Non, je n'étais pas impuissant, je pouvais accomplir cette tâche car j'en avais la capacité et je pouvais compter sur la grâce de Dieu pour me soutenir. L'une de ces grâces, et non des moindres, ce fut cette lumière qui me permit de comprendre et de voir cette vérité, de voir que ce jour, comme tous les jours de ma vie, sortait de ses mains et servait aux desseins de sa Providence. Je devais apprendre à le croire, quelles que soient les circonstances, et je devais apprendre à agir en retour, avec une confiance totale et absolue dans sa volonté, sa sagesse et sa grâce.

5. La *Blitzkrieg* (signifiant en allemand « guerre éclair ») est une stratégie offensive visant à emporter une victoire décisive par l'engagement localisé et limité dans le temps de l'ensemble des forces mécanisées, terrestres et aériennes dans l'optique de frapper en profondeur la capacité militaire, économique ou politique d'un pays à se battre. NdT.

6. Expression péjorative désignant une minorité sociale exerçant un fort contrôle sur l'ensemble de la société, en fonctionnant sur la base de *pouvoirs établis*. NdT.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

n'est pas nécessaire de s'agenouiller, car cette posture n'est pas forcément plus favorable à la prière que le fait d'être assis, il n'est pas non plus mieux de se tenir debout que de rester allongé. Et pourtant, l'homme mortel est un être bien étrange, composé d'un corps et d'une âme ; nos efforts pour maîtriser notre esprit peuvent donc souvent s'accompagner d'un effort pour maîtriser notre corps. Si nous relâchons notre corps, il est possible que notre esprit parte vagabonder dans tous les sens. Nous sommes des êtres d'habitude ; nous réussissons parfois à atteindre un certain niveau de maîtrise de nous-mêmes, qui nous permet de nous recueillir plus facilement en adoptant une posture que nous associons par habitude à la prière. De plus, ces efforts et cette persévérance sont un témoignage de notre bonne volonté et de notre désir de répondre aux appels de Dieu et de faire sa volonté. L'attitude d'ouverture qui nous pousse à renouveler l'expérience encore et encore, à avancer dans notre quête, notre recherche de Dieu et de sa volonté par la prière est en elle-même une grâce et une bénédiction dont les conséquences sont loin d'être négligeables.

Si nous parvenions à nous unir à Dieu dans la prière, nous pourrions discerner bien plus clairement sa volonté et nous pourrions alors ne rien désirer d'autre que de conformer notre volonté à la sienne. C'est donc bien là une prise de conscience que même nos efforts les moins fructueux pour atteindre l'union à Dieu dans la prière sont quand même des efforts pour répondre à sa demande et à sa grâce en priant. Ce sont donc des efforts pour conformer notre volonté à la sienne et pour répondre à ses attentes. Et si nous persévérons dans ces efforts,

nous souhaitons ainsi pratiquer l'habitude de trouver la volonté de Dieu en tout temps et en toutes choses.

C'est ainsi que, pour moi, la Loubianka a été de diverses façons une école de prière. J'étais seul, mais ce n'est pas pour autant qu'il m'a été plus facile de prier. Même si j'étais à l'écart, dans un isolement confiné, loin des sons et des images que nous considérons, comme le font les auteurs spirituels, comme des « distractions », il m'était impossible de me recueillir en esprit ou de rester dans le recueillement. J'ai appris dans ces lieux à prier très simplement, comme chacun doit apprendre à prier. J'étais faible, mourant de faim, fatigué et je souffrais beaucoup après les longues heures d'interrogatoire ; j'étais distrait par les doutes et les peurs qui m'envahissaient quant à mon avenir, j'étais submergé par l'angoisse et j'avais développé un niveau de sensibilité sensorielle anormal en raison de la séparation et de l'isolement constants. Mais j'avais appris à me tourner vers Dieu aussi longtemps et autant de fois que cela m'était possible. Il m'avait fallu apprendre à le trouver au cœur de mes épreuves ou dans ces moments de silence insoutenables qui me mettaient les nerfs à vif. J'avais appris à le trouver et à chercher sa volonté derrière toute apparence, à discerner sa main dans tous les événements de mon passé, à le louer et à lui rendre grâce pour tous les visages qui peuplaient ma mémoire (alors qu'il n'y avait aucun visage à contempler tout au long de ces jours interminables, si ce n'est celui de mes gardiens). J'avais également appris à demander pardon pour mes nombreux manquements, dans l'instant présent ou pendant les interrogatoires, à promettre de pardonner et à chercher à

pardonnez à ceux qui, je le sentais parfois, me persécutaient, et à demander à tout moment sa protection constante et paternelle contre les maux qui semblaient m'environner de tous côtés. « *Seigneur, apprends-nous à prier* », avaient demandé les disciples à Jésus. Et il leur avait répondu : « *Quand vous priez, dites : Notre Père ...* »



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

misérable, n'avais pas mérité son intervention à titre personnel, comment avait-il bien pu permettre que je signe ces horreurs qui donnaient une si mauvaise image de l'Église ? Son honneur, sa gloire et l'avenir de son Royaume sur terre n'étaient-ils pas en jeu dans tout cela ?

Petit à petit, certainement inspiré par le Seigneur et fort de sa grâce, je commençai à me poser des questions sur moi-même et sur ma prière. Pourquoi étais-je dans cet état ? Ce sentiment de défaite et d'échec était certes facile à expliquer après l'épisode qui s'était déroulé dans le bureau de l'homme qui m'interrogeait, mais pourquoi étais-je accablé par un tel sentiment de culpabilité et de honte ? J'avais agi, mais, pris de panique, j'avais cédé sous la menace de la mort. Alors, pourquoi me tenais-je moi-même pour entièrement responsable, pourquoi tant de culpabilité pour des actions que je n'avais pas commises après une entière délibération ou avec le plein consentement de ma volonté ? Je n'étais pas pleinement responsable de mes actes à ce moment-là car j'étais presque privé de l'usage de mon intelligence. Quand j'avais signé ces documents, j'étais mû par un instinct presque animal de survie. J'étais à peine conscient, et sûrement pas dans un état me permettant de mériter le nom d'être humain. J'avais échoué, c'est vrai : mais quelle réelle culpabilité y avait-il dans cet épisode ? Et pourquoi avoir tant honte de moi-même ?

Petit à petit, et un peu à contrecœur je l'avoue, grâce aux douces impulsions de la grâce, je me mis en face de la vérité qui se trouvait à la racine de ce problème et à la racine de ma honte même. La réponse tenait en un seul mot : moi. J'avais honte de

moi parce que je savais dans mon cœur que j'avais tenté de faire beaucoup de choses en m'appuyant sur mes propres forces. Et j'avais échoué. Je me sentais coupable parce que je commençais à comprendre que finalement, alors que j'avais demandé à Dieu de m'aider, je ne m'étais confié qu'en mes propres capacités pour éviter le mal et pour relever tous les défis qui m'avaient été lancés. Pendant ces longues années de prison, certes, j'avais passé beaucoup de temps à prier, j'avais appris à connaître la Providence de Dieu et à le remercier pour cette Providence, à le remercier pour son amour pour moi et pour tous les hommes, mais en réalité... je ne m'étais abandonné ni à son amour ni à sa Providence. D'une certaine façon, j'avais remercié Dieu de ne pas être comme le reste des hommes. Il m'avait donné un bon physique, des nerfs solides, une volonté de fer et, en plus de ces grâces physiques accordées par Dieu, je continuais à accomplir sa volonté à tout instant, *et du mieux que je le pouvais*. Bref, en quelques mots, je me sentais coupable et j'avais honte de moi parce qu'en dernier recours, j'avais surtout compté sur mes propres forces au moment de la pire épreuve et... j'avais échoué.

N'avais-je pas d'ailleurs fixé moi-même ce que l'Esprit Saint devait faire pour intervenir en ma faveur ? N'avais-je pas attendu qu'il me donne une réponse imparable, une réponse dont j'avais moi-même prédéterminé les termes ? Et parce que je n'avais pas ressenti son action dans le cadre que je lui avais moi-même imposé (pour ne pas dire le cadre que j'avais exigé de lui), j'avais senti la frustration et la déception m'envahir. C'est à ce moment-là que j'avais estimé qu'il m'avait

abandonné et j'avais continué à tout mettre en œuvre selon ma propre volonté pour parvenir à ce qui, d'après moi, était la seule solution. Je n'avais pas vraiment été accueillant à l'Esprit : en réalité, il y avait bien longtemps que j'avais décidé ce que je désirais entendre de la part de l'Esprit Saint et quand je n'entendais pas *précisément* ce que je voulais, je me sentais trahi. Et tout ce que l'Esprit avait à me dire à cette heure précise, je ne pouvais pas l'entendre. J'étais tellement tendu pour entendre le seul message que je souhaitais recevoir que je n'étais pas du tout à l'écoute de ce que l'Esprit voulait me dire, lui.

Cette tendance que nous avons de fixer à Dieu nos conditions, de rechercher inconsciemment à faire que sa volonté pour nous coïncide avec nos désirs, est en réalité une caractéristique bien humaine. Le plus important dans cette situation, c'est bien de comprendre que plus nous nous y engageons, plus notre avenir en dépend, plus il nous est facile de nous aveugler nous-mêmes en pensant que ce que *nous* voulons est bien évidemment ce que Dieu veut. Nous ne voyons qu'une seule solution et, tout naturellement, nous sommes persuadés que Dieu va nous aider à trouver cette solution. Je suis en tout cas certain que cette tendance était profondément ancrée en moi. J'avais la tête dure du petit garçon entêté. Quand j'étais entré dans les ordres, j'avais considéré que ce trait de caractère était une qualité que Dieu m'avait donnée, et non un défaut. J'avais même mis un point d'orgueil à développer ce trait de caractère par des pratiques ascétiques comme le jeûne, les pénitences sévères, les exercices de volonté et la discipline personnelle. Ne m'étais-je



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

possible, que cette coupe passe loin de moi ! » avait-il dit (Mt 26, 39). En ce lieu, lui aussi avait connu ce sentiment de peur et de faiblesse en sa nature humaine, alors qu'il devait affronter la souffrance et la mort. Il avait demandé trois fois que cette épreuve lui fût épargnée, ou du moins adoucie. Mais à chaque fois, il avait conclu par un acte d'abandon total et de soumission à la volonté du Père. « *Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux.* » (Id.) Il ne s'agissait pas simplement là de se conformer à la volonté de Dieu, mais aussi de s'abandonner, de se laisser dépouiller des peurs humaines, des doutes sur ses propres capacités à faire face à la Passion, des derniers pans d'ego qui incluent le doute sur soi.

Quel trésor merveilleux, quelle source de force et de consolation n'ai-je pas trouvés dans l'agonie de notre Seigneur au Jardin des Oliviers à partir de ce moment-là... Je voyais désormais clairement ce que j'avais à faire. Je ne peux désigner cette expérience par un autre terme que celui de conversion et je peux vous dire en toute honnêteté que ma vie à partir de ce moment-là a changé du tout au tout. Si ce moment de désespoir avait été une période de ténèbres absolues, je faisais à présent l'expérience d'une clarté éblouissante. Je sus sur-le-champ ce que je devais faire et, d'une certaine manière, je sus que je pourrais le faire. Je compris que je devais m'abandonner entièrement à la volonté du Père et vivre dès lors dans un esprit de total abandon à Dieu. C'est ce que je fis. Je n'ai pas de meilleurs termes pour décrire cette expérience que le « lâcher prise », c'est-à-dire abandonner totalement mes derniers efforts ou même toute volonté de tenir les rênes de ma vie. C'est

vraiment facile à dire et pourtant, cette simple décision a affecté tous les moments de ma vie. Je dois donc parler de conversion.

J'avais toujours fait confiance à Dieu. J'avais toujours essayé de rechercher sa volonté, de voir sa Providence à l'œuvre. J'avais toujours considéré que ma vie et mon destin étaient guidés par sa volonté. À certains moments, plus consciemment qu'à d'autres, j'avais senti ses initiatives, ses appels, ses promesses et sa grâce. En temps de crise plus particulièrement, j'avais tenté de découvrir quelle était sa volonté et de la suivre de mon mieux. Mais il s'agissait là d'une nouvelle vision, d'une nouvelle compréhension, bien plus en tout cas qu'une simple mise en relief. Jusqu'à ce jour, j'avais toujours envisagé mon rôle (le rôle de l'homme) dans l'économie divine comme un rôle actif. Jusque-là, j'étais resté maître de toutes mes décisions, actions et entreprises. Je voyais maintenant que ma tâche était de « coopérer » avec la grâce, de m'impliquer jusqu'au bout dans l'œuvre du Salut. La volonté de Dieu se trouvait « là », quelque part, cachée et pourtant claire : je ne pouvais pas la manquer. C'était mon rôle (le rôle de l'homme) de découvrir quelle était sa volonté, puis d'y conformer la mienne et ainsi de travailler à satisfaire les desseins de la Providence divine. La perfection consistait simplement à apprendre à découvrir la volonté de Dieu, dans chaque situation, puis à tout mettre en œuvre pour accomplir ce qu'il y avait à faire.

À présent, avec une clarté soudaine et presque aveuglante, avec une grande simplicité, je comprenais que j'avais tenté d'agir en m'appuyant sur ma volonté et mon intelligence, ce qui était exagéré, ce qui était faux. La volonté de Dieu ne se cachait

pas « quelque part » « là » dans les situations où je me trouvais ; les situations elles-mêmes *étaient* sa volonté pour moi. Ce qu'il désirait, c'était que j'accepte toute situation comme venant de sa main, que j'accepte de lui laisser les rênes et de me mettre entièrement à sa disposition. Ce qu'il me demandait, c'était un acte de confiance absolue, sans aucune interférence ou sans m'agiter de façon frénétique, sans réserve, sans exception ni lieu où mettre des conditions ou hésiter. Il me demandait un don total de moi-même, sans aucune retenue. Il me demandait une foi absolue, la foi en l'existence de Dieu, en sa Providence, en son amour vigilant dans les moindres détails de ma vie, en sa puissance qui me soutient, en son amour protecteur. Cela voulait dire qu'il me fallait abandonner mes derniers doutes les mieux cachés, la peur ultime que Dieu ne soit pas là pour me soutenir. Cela ressemble un peu à ce moment d'éternité terrible entre peur et anxiété, quand un enfant se laisse aller pour la première fois en abandonnant tout soutien, pour faire l'expérience que l'eau le porte vraiment et qu'il peut flotter sans bouger, totalement détendu.

Une fois qu'on l'a compris, c'est tellement simple. J'étais émerveillé en pensant qu'il m'avait fallu tant de temps et tant de souffrances pour apprendre cette simple vérité. Bien entendu, nous savons avec notre tête que nous dépendons de Dieu, que sa volonté nous soutient à chaque moment de notre vie. Mais nous avons peur d'en faire l'expérience dans notre chair. Tout au fond de nous, bien caché, demeure ce doute, ce petit nœud de peur auquel nous refusons de faire face ou que nous refusons même d'admettre, qui nous dit : « Et si ce n'était pas vrai ? »



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

des camps de prisonniers, par une sorte de droit quasi divin. Il n'y avait aucun moyen de recours, sauf à devenir soi-même aussi pervers et aussi mauvais qu'eux dans leur espèce. Certains prisonniers politiques tentaient bien d'organiser la résistance quand leur nombre le permettait. Mais la domination de ce bas monde des prisons s'enracine dans la terreur et il existe une sorte de mémoire à long terme et de code organisationnel qui permet des représailles terrifiantes à un autre moment, dans un autre lieu. Plus tard dans les camps, par exemple, j'ai vu des brutes arriver dans les baraques, tirer de son banc un prisonnier politique qui, avec ses amis, avait frappé un criminel qui les menaçait un jour, dans un autre camp, et le battre à mort alors que le reste des prisonniers de la baraque restait là sans rien dire, sans rien faire. Ce bas monde était fier de ces représailles organisées pour venger les siens et c'est en grande partie la terreur causée par ces ripostes qui assurait leur domination sans partage.

J'avais déjà vu des cas semblables à la prison de Perm. Je n'avais pas en revanche fait cette expérience pendant mes cinq années de captivité à la Loubianka, en raison de la nature solitaire des conditions de réclusion et parce que la grande majorité des prisonniers étaient des prisonniers politiques. Mais j'étais de nouveau confronté à cette violence bestiale. Dans le train de prisonniers qui me conduisait de Moscou en Sibérie, j'étais enfermé dans un wagon contenant vingt de ces voleurs et criminels. J'étais le seul prisonnier politique parmi eux. Dès que les gardes m'eurent poussé dans le wagon, je fus laissé complètement à leur merci. Ils me prirent tous mes

vêtements supplémentaires, qu'ils échangeaient ensuite avec les gardes contre de la nourriture qu'ils gardèrent pour eux seuls, cela va de soi. Ils se moquaient de moi ouvertement, me mettant au défi de réagir ou de dire quoi que ce soit à ce propos. Un jour où je levais les yeux vers le chef du groupe, dans une colère silencieuse, il m'insulta en me disant qu'il n'appréciait pas du tout la manière dont je le regardais et que, si je continuais, il allait demander à ses compagnons de me battre jusqu'à ce que je me soumette.

C'était une réintroduction un peu rude au monde réel. J'ai fait l'expérience de la peur physique, de la colère intérieure et, dans une certaine mesure, de la confusion spirituelle. Cette situation, ces personnes, comme je m'efforçais de me le répéter, représentaient la volonté de Dieu pour moi aujourd'hui. Je n'étais pas vraiment satisfait de ces réflexions pleines de regrets, mais j'étais dans la confusion la plus totale. J'ai été incapable pendant un long moment de prier ou même de me recueillir. Je restais assis dans un coin du wagon et regardais anxieusement tout ce qui se passait autour de moi.

Je pensais aux nécessités de la vie. Il me sembla soudain que je n'y avais accordé que très peu d'attention par le passé. Même en prison, la nourriture, le logement et les vêtements m'avaient toujours été fournis, si pauvres qu'ils fussent. Dans un sens, selon les paroles de l'Évangile, je n'avais pas à m'inquiéter de ce que j'allais manger, boire ou de quoi j'allais me vêtir, de l'endroit où j'allais dormir : tout cela, d'une certaine manière, m'était donné, que ce soit dans ma vie religieuse, au camp de travail ou dans les prisons de l'Union soviétique. Je n'avais

qu'à m'occuper du Royaume de Dieu et de sa justice ! Mais à présent, alors que j'observais ces criminels et ces voleurs qui s'occupaient de leurs besoins dans un univers régi par leur propre code de valeurs et leur propre « justice », je commençais à me poser la question de ma survie. Les enfants de ce monde, sans aucun doute, sont plus rusés que les enfants de la Lumière. Comment allais-je faire pour survivre parmi eux ? Pour ces gens, rien n'existait en dehors de ce monde matériel, à cet instant présent. Ils survivaient parce qu'ils avaient appris à survivre. Ils étaient passés maîtres dans l'art de la survie. Au-delà des frontières du comportement civilisé ou de la conscience, ils se jetaient sur tous ceux qui étaient plus faibles qu'eux et se vengeaient de la société par des crimes pleins de violence et de vols. Ainsi allait leur vie. C'était aussi simple que cela.

Dans tous ces événements, je ne pouvais m'empêcher de penser que leur vision du monde et leurs valeurs étaient totalement opposées aux miennes. Ce n'était pas une pensée jaillie de ma notion de supériorité vis-à-vis d'eux ou d'une soi-disant bonté qui me différencierait d'eux. Non, c'était tout l'inverse, en somme. Je n'avais pas ma place parmi eux, ils me regardaient comme un étranger ou un hors-la-loi. J'étais choqué par leur langage, avec leur utilisation commune du blasphème, mais ce n'était rien comparé à l'abîme qui séparait leur vision du monde de la mienne. Nous n'avions rien en commun, si ce n'est peut-être l'instinct humain de survie, et cet instinct me faisait un peu trembler. Pour le reste, ils méprisaient toutes les valeurs que j'estimais. Ce que je considérais comme des vertus



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

perfection que pour crier au monde entier et à moi-même que j'étais très fort.

C'est seulement en Sibérie, au soir de ces interminables journées de labeur, quand je tombais de fatigue, alors que mon corps criait pour recevoir une seule minute de repos supplémentaire, un peu de répit au travail ou encore une seule miette de pain de plus, que j'ai appris à apprécier le don merveilleux de la vie que Dieu fait à l'homme par cette ressource qu'est le corps humain.

L'intimité qui existe entre l'âme et le corps est une merveille de la Création et un mystère de l'existence humaine. Nous avons tort de penser que dans la mesure où l'âme sera jugée après la mort – tandis que le corps sera laissé à la corruption du tombeau – que cette poignée de cendres mortelles ne sont pas pour autant un don de Dieu, n'ont pas cette noblesse ou cette beauté de l'âme immortelle. C'est dans notre corps que nous vivons et que nous travaillons à notre salut. C'est dans notre corps que nous contemplons et que nous nous réjouissons des beautés de l'univers créé par Dieu. C'est dans notre corps que nous portons nous-mêmes les marques de la Passion du Christ. Ce jeu mystérieux qui s'opère entre le corps et l'âme est la caractéristique essentielle de notre nature humaine. Si le corps est malade, s'il est fatigué, épuisé, s'il a faim ou s'il subit des épreuves, l'esprit en est affecté, notre jugement en est bouleversé, notre personnalité en est modifiée. Un événement aussi insignifiant qu'un mal de tête peut affecter l'ensemble des relations nous unissant aux personnes avec qui nous vivons. C'est par le corps que nous exprimons et que nous

expérimentons l'amour, la bonté et le réconfort. Nous excusons le fait de ne pas être à prendre avec des pincettes, notre conduite mesquine, nos mauvaises manières envers les autres en nous justifiant : notre corps connaît un mauvais jour. Nous sommes constamment, jour après jour et nuit après nuit, heure après heure, sous l'influence du fonctionnement mystérieux de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme.

Les théologiens ont beaucoup écrit sur l'Incarnation, acte central de notre Rédemption, sommet du drame de l'histoire du Salut. Les auteurs spirituels écrivent sans fin sur ce sujet, parlant d'actes rédempteurs et salvifiques, d'une nouvelle création, de la restructuration d'un ordre social, de l'élévation de l'humanité, quand elle sera de nouveau recrée dans sa plénitude et sa sainteté, à propos d'expiation, de réparation, de réconciliation du monde déchu avec la volonté de Dieu, du nouvel Adam et du Royaume de Dieu, de la vie de ce monde qui vient. Ce que nous avons tendance à oublier, cependant, c'est une vérité toute simple que les petits comprennent : Dieu, dans son Incarnation, a choisi un corps d'homme. Nous n'avons pas l'habitude de prendre un peu de temps pour réfléchir à la signification fondamentale de cette doctrine : Dieu lui aussi sait bien ce que signifie avoir froid, être fatigué, avoir faim ou connaître la douleur physique, parce que lui aussi a un corps. Il a passé de longues heures, des années durant, à travailler dans la monotonie de la vie quotidienne d'un charpentier, il a arpenté les routes poussiéreuses avec les pieds gonflés de fatigue, il a courbé les épaules dans la nuit pour se protéger de la bise ou d'une averse soudaine, il a connu l'insomnie quand d'autres

dormaient profondément, il a connu la soif, la chaleur, l'épuisement, jusqu'à s'écrouler de fatigue.

Le Christ savait bien sûr ce que c'est que de se réveiller les muscles raides et endoloris, par un matin terne et gris. Il a certainement eu des maux de tête, il a eu mal aux dents, au dos, aux os, il doit avoir connu l'angoisse, l'ennui, l'irritation par moments. Dans son Incarnation, Dieu a appris dans sa chair humaine ce qu'est la vie d'un homme, ce qu'est l'œuvre de ses mains, une créature composée d'un corps et d'une âme. De l'obscurité du sein maternel aux ténèbres du tombeau en passant par l'enfance, l'âge adulte et l'interminable agonie qui l'a conduit à la mort, il a connu par lui-même ce que veut dire être poussière, il a senti le contact frais de la main d'une mère sur sa chair fiévreuse, il a goûté le sel de la sueur et des larmes, il a entendu la musique, les chants des oiseaux et les plus viles insultes, il a fait l'expérience de trébucher et de tomber, sa chair a été meurtrie, mutilée, déchirée. Il a enfin crié vers Dieu – comme nous tous finissons par le faire – pour que ces fardeaux et ces souffrances lui soient épargnés. L'Incarnation signifie que Dieu s'est fait homme, semblable à nous en toutes choses, nous dit saint Paul, à l'exception du péché.

À travers toutes ces choses, Dieu a-t-il trouvé que le corps de l'homme était bon, comme il l'avait dit aux premiers jours de la Création ? Je pense que oui. Et par ce biais, il a achevé notre rédemption. En nous rachetant, il ne nous a donc pas libérés de nos souffrances ou de nos douleurs. Si sa Résurrection est notre victoire et notre triomphe sur la mort, cela ne signifie pas pour autant que nous ne devons pas mourir un jour. De la même



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

travaillé à l'atelier jour après jour, semaine après semaine, pendant plus de vingt ans. Il a accompli le travail que chacun de nous doit accomplir au quotidien. Il n'y avait rien de spectaculaire là-dedans. Sa vie était faite d'actions routinières, peut-être y avait-il aussi de la monotonie. Il y a peu de choses caractérisant notre travail que l'on ne peut appliquer à celui de Dieu lui-même qui s'est fait homme.

Et pourtant, Dieu n'a pas trouvé cela dégradant ni indigne de lui ni déshumanisant. En toutes choses, il a restauré la dignité originelle du travail de l'homme. Il lui a redonné sa fonction essentielle, celle de participer à l'œuvre de la Création divine. Encore une fois, Dieu travaillait et le septième jour, il se reposait. Pour notre Seigneur, cependant, ce n'était pas uniquement un acte symbolique, comme le politicien qui va balayer les rues pour une campagne de nettoyage des trottoirs ou qui donne le premier coup de pelle au cours d'une cérémonie inaugurant la pose de la première pierre d'une fondation. Il a travaillé jour après jour, pendant plus de vingt ans, pour nous donner l'exemple, pour nous montrer que ces actes routiniers ne sont pas en dessous de la dignité humaine ni de la dignité de Dieu, que les simples tâches ménagères et le travail répétitif de l'ouvrier qui gagne sa vie ne sont pas des maux nécessaires, mais bien plutôt un travail noble et rédempteur digne de Dieu lui-même. Le travail ne peut être une malédiction si Dieu lui-même l'a accompli, lui qui a mangé son pain à la sueur de son front. Si donc nous mangeons notre pain à la sueur de notre front, nous faisons ni plus ni moins ce que le Christ a fait. Et s'il l'a fait, c'est qu'il y avait de bonnes raisons. Il a travaillé

des années durant, il a travaillé pendant plus des trois-quarts de sa vie pour nous convaincre que Dieu ne nous a pas demandé de faire quelque chose de plus fastidieux, de plus ennuyeux, de plus routinier, de plus banal, de moins spectaculaire que ce qu'il a fait lui-même. Il l'a fait pour que le plus simple et le moins brillant des travaux soit (ou puisse être) considéré, au regard de Dieu et de l'éternité, comme une réelle participation à l'œuvre de la Création et à la Rédemption, une occasion quotidienne pour coopérer avec Dieu à l'œuvre centrale de son alliance de Salut.

Pour moi, prêtre, penser que le Christ était charpentier, que le Christ était un ouvrier, représentait une motivation suffisante. Je pouvais de nouveau travailler en tant que prêtre au camp, mais ce n'était pas la seule mission que Dieu me confiait. Au cours de la dernière Cène, le Christ nous a dit qu'il nous laissait un exemple : « *Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres.* » (Jn 13, 34) Mon ministère ne consistait pas uniquement à enseigner, guérir, administrer les sacrements, pas plus que sa vie sur terre n'avait duré que les trois années de son ministère public. J'avais été envoyé là, au milieu de ces camps de travaux forcés, pour travailler comme lui aurait pu le faire s'il avait été là, pour donner l'exemple du travail qu'il aurait accompli s'il avait été à ma place. Car j'étais le Christ dans ce camp de prisonniers et une partie de mon enseignement consistait à travailler, à accomplir ce labeur, tout labeur quel qu'il soit, pour sa valeur intrinsèque. Tout travail a de la valeur dans la mesure où il participe à la Création divine. Tout travail a de la valeur dans la mesure où il participe à la Rédemption

divine. Il a de la valeur en soi et a également de la valeur aux yeux des autres.

Je ne travaillais pas uniquement à mon salut en acceptant les situations qui se présentaient chaque jour comme venant de la main de Dieu pour pouvoir les lui offrir en retour, améliorées par mes efforts, mais je travaillais aussi pour le salut des autres, au moins par l'exemple qu'il m'était donné de leur présenter. Davantage encore, je pouvais également offrir mes labeurs, mes épreuves, comme autant d'actes de rédemption pour les autres et de réparation et d'expiation pour mes erreurs du passé ainsi que pour les leurs. Dans les circonstances cruelles qui prévalaient dans ces camps de travaux forcés, en ces lieux où les hommes avaient perdu tout sens et toute compréhension de la dignité du travail, je devais, en tant que prêtre, servir comme un autre Christ. Par la manière dont j'accomplissais mon travail, jour après jour, heure après heure, au mieux de mes capacités et jusqu'à l'extrême limite de mes forces, je devais tenter de prouver encore une fois, au milieu de la neige, du vent glacé et de l'immensité désertique des steppes de Sibérie, ce que le Christ avait manifesté pendant les vingt années qu'avaient duré sa vie de charpentier à Nazareth : le travail n'est pas une malédiction, il est un don de Dieu. C'est ce même don qu'il a accordé au premier homme, Adam, quand il l'a créé à son image et placé dans le Jardin d'Éden afin qu'il en prenne soin et qu'il l'entretienne, en bon intendant du Seigneur.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Les prisonniers catholiques d'origine polonaise, ukrainienne, lituanienne et lettonne étaient les principaux membres de notre troupeau et la base des « paroisses » des camps de prisonniers. Ils tenaient ferme dans la foi et manifestaient une joie profonde quand ils avaient un prêtre parmi eux, ce qui leur permettait de recevoir les sacrements. Ils avaient par tradition un grand respect pour les prêtres et dans les camps, ils faisaient tout leur possible pour s'occuper de nous, nous protéger et rendre notre apostolat aussi facile et efficace que possible. Ils partageaient avec nous le peu de nourriture supplémentaire qu'ils avaient à leur disposition. Ils faisaient des tours de garde quand nous célébrions la messe pour nous informer de l'arrivée des gardes ou d'éventuels informateurs. Et ils nous amenaient les autres prisonniers. Non pas qu'ils fussent des chrétiens exemplaires en tout, non, disons plutôt qu'ils étaient croyants. Ils n'auraient peut-être pas toujours été en mesure d'expliquer les vérités de la foi de façon à satisfaire la curiosité de ceux qui avaient grandi en Union soviétique et qui avaient toujours entendu ridiculiser et maltraiter la religion à l'école, mais ils étaient témoins par leur foi de ce qu'elle donnait un autre sens à leur vie, qu'un homme pouvait croire en quelque chose au-delà du monde matériel, ce qui donnait un sens et un but à une vie vécue dans des circonstances qui, autrement, n'auraient engendré que le désespoir. C'est grâce à leur foi, même imparfaitement exprimée, que d'autres prisonniers venaient nous voir pour savoir si, grâce à la foi, ils trouveraient un même sens à leur vie.

N'allez pas vous imaginer que nous avions des conversations

brillantes ou qu'il y avait des miracles, des sessions de prière sensationnelles attestant des œuvres de l'Esprit Saint. Pas de pompe, pas de splendeur dans nos services religieux qui pouvaient attirer l'esprit curieux de l'ouvrier ordinaire à se joindre à nous ; pas de prétention religieuse quelle qu'elle soit, car tous nos rassemblements pour célébrer l'Eucharistie ou toutes nos rencontres spirituelles étaient organisés dans le plus grand secret par peur de la répression. Le peu qui était fait, la manière toute simple dont nous agissions pour Dieu, qu'il s'agisse d'une messe clandestine, d'un baptême, d'un office pour les défunts, d'un sermon prêché dans le feu de l'action, d'un appel au chevet d'un malade, d'une confession à entendre, de quelques mots de conseil ou d'une prière dite en traversant le camp ou en nous frayant un chemin dans la neige pour aller travailler, tout était fait dans un profond esprit de foi : voilà quelle était la mission du prêtre et des fidèles dans les camps de prisonniers.

Le prêtre ne pouvait jamais perdre de vue sa propre insignifiance. Ouvrier à la vigne du Seigneur, il ressentait bien l'apparente impossibilité d'influencer un jour de manière significative ce peuple qui vivait dans un état d'athéisme revendiqué. Mais, par ailleurs, il pouvait ressentir chaque jour la puissance de la grâce de Dieu et s'abandonner entièrement à sa divine Providence. Sa tâche était donc de faire ce qui lui était demandé, jour après jour, aussi parfaitement qu'il le pouvait et de laisser le reste entre les mains de Dieu.

Le fait d'être prêtre me donnait à moi aussi une nouvelle signification et un nouvel objectif devant les durs labeurs et les

cruelles souffrances que nous devons endurer afin de survivre dans les camps de travaux forcés en Sibérie. Dans son rôle en tant qu'autre Christ, en tant que médiateur entre Dieu et les hommes, le prêtre pouvait offrir ses souffrances et ses épreuves pour ses compagnons de labeur. Il pouvait accepter les travaux, les souffrances de chaque jour comme venant de la main de Dieu et lui offrir en retour ces travaux et ces souffrances au quotidien, non pas pour lui seul, mais bien pour tous ceux qui l'entouraient et qui luttait pour garder la foi ou qui n'avaient pas encore reçu le don de la foi. Cela ne rendait pas le fait de se lever le matin pour affronter une longue journée de travail dans un froid glacial, battu par les vents, plus facile ; cela ne rendait pas le travail moins pénible, mais cela ajoutait une dimension d'expiation et de sacrifice à nos vies, au-delà de la simple nécessité de survivre et d'endurer ce jour. Je découvrais un autre sens, une autre consécration à mon sacerdoce ; j'entrevois en quelque sorte une touche sacramentelle aux labeurs et aux souffrances du jour. Cela faisait de chaque instant, de chaque effort, une œuvre sacerdotale. En effet, le prêtre n'est pas ordonné uniquement pour célébrer la messe ou pour entendre les confessions, pour consoler les malades et reconforter les mourants, pour offrir des paroles de consolation et de sagesse spirituelle à ceux qui en ont besoin. « Tout prêtre est choisi parmi les hommes et est ordonné pour servir les hommes dans les choses qui sont de Dieu », nous dit la liturgie de l'ordination. Et les choses qui sont de Dieu, ce sont toutes nos joies, nos travaux et nos souffrances de chaque jour, qu'elles soient pour nous un fardeau ou la routine, qu'elles



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Au cœur du labeur épuisant de mes journées interminables dans les camps de Sibérie, j'ai pu méditer sur ce sujet presque constamment ; j'ai pris ainsi conscience de mes obligations envers Dieu pour accomplir, au mieux de mes capacités, mes devoirs quotidiens de prière, de travail et de souffrance, pour donner le meilleur exemple à mes camarades de captivité, en les aidant par mes actes et par mes paroles pour qu'ils comprennent que même les jours de cette existence presque misérable, passés dans une terre de désolation glacée, pouvaient servir à hâter la venue du Royaume de Dieu sur la terre. Il n'est pas une vie, il n'est pas une souffrance que l'homme puisse endurer et qui soit perdue aux yeux de Dieu. Car tous autant que nous sommes, nous avons été créés comme des êtres de louange, pour révéler et servir Dieu et, ainsi, pour sauver nos âmes et aider au salut de tous. Toute action, aussi insignifiante soit-elle, acceptée et accomplie comme venant de la main de Dieu et en conformité avec sa volonté, a une valeur rédemptrice et prend part à l'immense œuvre du Salut que le Christ a commencée par sa Passion.

C'était une grande consolation pour moi de pouvoir méditer sur ce sujet et même davantage. Je commençais à avoir une vision entièrement renouvelée de ma présence en Sibérie, des souffrances et des peines que j'y endurais et dont j'étais le témoin. Il me semblait voir se lever de ces vies dévastées et amoindries une nouvelle Église, si seulement suffisamment d'ouvriers se présentaient pour travailler à la vigne du Seigneur. Une Église composée d'hommes et de femmes dont la vie était fondée sur le sacrifice et un total dévouement, voilà l'Église que

je voyais se former en ce lieu. Une Église construite par une génération ayant vécu persécutions et frustrations, éprouvée comme l'or au feu. Une Église de nouveaux responsables qui avaient survécu aux camps et qui vivaient dans un pays se targuant d'athéisme et, pourtant, une Église capable de comprendre que tout dépend de la main de Dieu seul, une Église incapable de professer publiquement sa foi, peut-être, mais pourtant unie au corps mystique du Christ que l'on appelle l'Église... Peut-être le petit reste dont parle le prophète Isaïe. Un peuple acceptant la persécution avec joie pouvait comprendre que ses souffrances et ses épreuves étaient une authentique œuvre chrétienne de rédemption pour le monde qui l'entourait, un peuple capable d'être le levain pour la messe. *« Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes chemins ne sont pas vos chemins, déclare le Seigneur. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres, mes pensées, au-dessus de vos pensées. »* (Is 55, 8-9)

Peut-être que dans sa Providence, Dieu pouvait faire naître de toute cette souffrance une œuvre nouvelle et précieuse pour son corps mystique : des chrétiens zélés, avec un nouvel idéal de consécration à offrir à l'Église existant dans le monde sous la forme d'une institution humaine. Dans la Providence de Dieu, cette Église persécutée, ces chrétiens souffrants enrichissaient constamment l'Église sur la terre, le corps mystique du Christ.

Le sens de la messe

Parfois, je pense que ceux qui n'ont jamais été privés de célébrer la messe ou d'y assister ne peuvent pas vraiment apprécier ce trésor. Je sais en tout cas ce que cela a signifié pour moi et pour les autres prêtres rencontrés en Union soviétique. Je sais les sacrifices que nous avons dû faire et les risques encourus pour avoir la possibilité de dire la messe ou d'y assister. Nous avions faim en permanence dans les camps, la nourriture que nous recevions chaque jour était à peine suffisante pour nous maintenir en vie et j'ai pourtant vu des prêtres qui se privaient de petit-déjeuner, sans rien manger jusqu'à midi, pour pouvoir respecter le jeûne eucharistique, parce que c'était pendant la pause de midi sur le site de travail qu'il nous était le plus facile de nous rassembler pour dire la messe en cachette. Je le faisais souvent moi-même. Parfois, lorsque les gardes nous surveillaient trop étroitement et que nous ne pouvions pas prendre le risque de célébrer la messe sur notre lieu de travail, les morceaux de pain que j'avais gardés dans ma poche au petit-déjeuner y restaient intacts, jusqu'à ce que je puisse rentrer au camp le soir après ma journée de travail pour dire la messe pendant la nuit. Parfois aussi, pendant les longues journées arctiques en été, quand les journées de travail étaient les plus longues et que nous avions le moins d'heures pour dormir, j'ai vu des prêtres et des prisonniers se priver de sommeil pour se lever avant que la cloche ne sonne afin de pouvoir dire la messe dans le silence des baraques, tandis que



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

étions dans l'angoisse à chaque messe, par peur de courir le risque d'être découverts et de commettre indirectement un sacrilège.

Généralement, nous préférions donc dire la messe à un endroit ou à un autre sur le site de travail, même si cela signifiait que nous renoncions aux trop rares instants de repos dont les prisonniers pouvaient bénéficier pendant la pause du déjeuner. Cela montrait bien l'importance extrême qu'avait ce sacrement pour eux, dans ce lieu autrement abandonné de Dieu.

Nos rares journées libres, quand tous les prisonniers avaient le droit de se reposer au camp, étaient les journées où nous avions le plus de mal à dire la messe. C'était certes les occasions où le nombre des personnes assistant à la messe pouvait être le plus important et nous prenions de temps à autre le risque de célébrer la messe, particulièrement si ce jour coïncidait avec une grande fête religieuse ou une solennité. Mais en général, ces jours-là, je disais la messe le matin très tôt, à moitié allongé sur ma couche, pendant que la moitié des prisonniers dormait encore. Avant que ne soit donné le signal du réveil, j'avais terminé. J'étais alors en mesure de distribuer la communion aux autres sous le prétexte des différents déplacements et mouvements qui suivaient inévitablement le signal du réveil dans les baraques. J'étais toujours surpris de la dévotion de ces hommes. La plupart d'entre eux n'avaient eu que très peu d'éducation religieuse, ils ne savaient pratiquement rien de la religion, à part leurs prières et la foi que leur avaient transmise leurs grands-parents ou leurs parents. Et pourtant, ils croyaient et étaient prêts à faire des sacrifices absolument

inouïs pour avoir la consolation d'assister à la messe ou de recevoir la communion.

Les prisonniers chrétiens, de manière générale, montraient un grand respect envers les prêtres du camp. De temps à autre, ils offraient aux prêtres une portion de leur maigre part de pain pour qu'ils aient un peu plus à manger. Ils désiraient faire ce sacrifice pour les prêtres, afin de manifester leur foi en Dieu et leur gratitude. Sûrement, la promesse du Christ qui a dit que ceux qui avaient laissé père, mère, familles et pays en son nom recevraient cent fois plus (cf. Mc 10, 29) se réalisait ainsi, non pas d'une manière spectaculaire, mais dans l'ordinaire, dans les actes quotidiens de ces croyants généreux, par leurs petites faveurs continuelles. Car ce qu'ils sacrifiaient, si insignifiant que cela puisse paraître, était en réalité une part de leur nécessaire, une part de ce qui leur permettait de survivre.

Traverser cette épreuve et retrouver la liberté à la fin, tel était l'espoir secret que chacun de nous chérissions. L'instinct de vie, de survie, particulièrement pour ceux qui avaient une famille ou des êtres chers vers qui revenir, était la plus forte motivation de chaque heure du jour. Chacun comptait les journées comme un jour de moins à vivre avant la fin de sa condamnation, mais aussi comme un jour de moins dans le temps qu'il lui restait à vivre. Personne ne souhaitait, même à son pire ennemi, l'infortune de mourir dans ces camps de prisonniers, loin de tout ce qui pouvait être cher à un homme. Et pourtant, chaque jour écoulé, ils le savaient très bien, était un jour qui les rapprochait de la mort dans cette longue marche de la vie.

Voilà ceux auprès de qui j'avais été envoyé pour avoir le privilège de donner le Pain de Vie. « *Amen, amen, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous,* disait Jésus à ses disciples. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.* » (Jn 6, 53) Ces hommes, avec leur foi simple et directe, s'emparaient de cette vérité et y croyaient. Ils n'étaient certes pas en mesure de l'expliquer comme l'aurait fait un théologien, mais ils l'acceptaient et en vivaient, ils étaient tous prêts à offrir des sacrifices spontanés. La messe et le Saint-Sacrement étaient une grande source de consolation pour moi, ils étaient la source de ma force, de ma joie, de ma survie spirituelle. Mais j'ai aussi compris ce qu'ils signifiaient pour ces hommes, en voyant leurs sacrifices. Je me suis senti vivifié, privilégié, poussé à tout mettre en œuvre pour qu'ils puissent recevoir ce Pain de Vie autant qu'ils le souhaitaient. Aucun danger, aucun risque, aucune représaille n'auraient pu m'empêcher de célébrer la messe chaque jour pour eux. « *Faites ceci en mémoire de moi.* » (Lc 22, 19)



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

conditions si cruelles, car chacune de ces difficultés était une opportunité à ne pas manquer pour l'édification du Royaume de Dieu.

Avec ces objectifs en tête, nous tentions également de prêcher des retraites aux autres prisonniers dès que nous le pouvions. Ce n'était pas toujours simple, car même ceux qui souhaitaient préserver leur foi avaient en général très peur au départ de parler des choses religieuses. Les prisonniers avaient aussi beaucoup de répugnance à le faire, car ils étaient avant tout préoccupés par leur survie. Leur foi était simple et leur moralité l'était encore plus. Le mensonge, la tricherie et le vol étaient un mode de vie habituel chez les prisonniers des camps. Ils le justifiaient à leurs propres yeux en disant que c'était leur seul moyen de survivre et que c'était aussi pour eux un moyen de se venger du système qui exerçait une domination absolue sur leur vie. Peu, dans les camps, avaient une conscience éclairée à ce propos. Il fallait faire le nécessaire pour survivre, à tout prix. S'ils se laissaient aller à aborder ce genre de choses en confession, c'est parce qu'on leur avait appris à le faire, mais il leur était très difficile d'éprouver la moindre componction. Parfois, ils semblaient presque venir solliciter l'approbation de Dieu pour leurs pratiques au lieu de demander pardon et de se repentir. Ils voulaient être « droits » avec Dieu, mais ils devaient aussi survivre dans ce système cruel et injuste et ils espéraient bien que Dieu les comprendrait.

Ce qui nous surprenait le plus à propos de ces hommes était bien la simplicité et la droiture de leur foi en Dieu, la ténacité de leur foi et de leur confiance en lui. Même la conscience de

leurs péchés et de leurs erreurs telle qu'ils l'exprimaient en confession ne servait, selon les apparences, qu'à renforcer cette foi. Si Dieu les avait épargnés jusque-là, nous disaient les prisonniers, s'il ne les avait pas rejetés malgré toutes leurs transgressions, mais les avait gardés en vie jusqu'à ce jour, alors il n'allait certainement pas les abandonner. Voilà quelle était la source de leur confiance en Dieu et de leur foi. On pouvait compter sur Dieu alors qu'on ne pouvait pas compter sur les hommes, il serait encore là même si les amis et tout le monde les abandonnaient. Il en avait donné la preuve jusqu'à ce jour. Dieu était l'ultime espoir de survie des prisonniers. Peu importe ce qu'un homme pouvait avoir accompli, quelles étaient ses erreurs, peu importe qu'il ait trompé Dieu ou ses frères, Dieu ne l'avait pas abandonné et cet homme savait qu'il pourrait compter sur lui, demain encore.

Les retraites pour les prisonniers étaient dès lors davantage de l'ordre de la mission. Nous tentions de développer la confiance et l'abandon en Dieu qu'ils avaient déjà et sur lesquels ils comptaient, pour les encourager à se rapprocher encore plus de Dieu par le biais des sacrements, par le recours plus fréquent à la communion et à la confession. Et nous tentions, plus encore, de les aider à comprendre pourquoi leur vie n'était ni perdue ni gâchée, mais pourquoi elle était précieuse et avait du prix aux yeux de Dieu. C'est la raison pour laquelle il ne les avait pas abandonnés et ne les abandonnerait jamais. Nous parlions sans cesse de la Providence de Dieu qui est bien plus que l'attention et l'amour qu'il nous porte, cette attention et cet amour sur lesquels ils comptaient déjà tant. Nous tentions de les aider à

voir que leur vie avait également un sens, que leur travail et leurs souffrances avaient une valeur chaque jour ; qu'il pouvait encore y avoir une dignité dans ce qu'ils faisaient aux yeux de Dieu, si ce n'est aux yeux des hommes. Nous leur apprenions à réciter l'offrande du matin, à consacrer à Dieu toutes les prières, les œuvres et les souffrances du jour en conformité avec sa volonté, comme un moyen de gagner des grâces pour les autres, en particulier pour leur famille et leurs amis.

De cette manière, quelle que soit la dureté des conditions de vie dans les camps, quelles que soient la cruauté et l'inutilité apparentes de leurs labeurs, leur vie prenait une tout autre signification et gagnait en valeur. C'était quelque chose dont chaque homme pouvait être fier, tous les jours, parce qu'il avait quelque chose à offrir à Dieu. Chaque journée de labeurs et d'épreuves – comme les grains de blé broyés pour faire l'hostie destinée à la messe, qui, par la consécration, devenait le Corps du Christ – pouvait être consacrée et acquérir ainsi une grande valeur aux yeux de Dieu. C'était un sacrifice que chaque homme pouvait offrir à Dieu tout au long de ces dures journées de travail. La routine de ces journées de labeur, même ici en Sibérie, pouvait prendre une valeur et avait en réalité une valeur, tout comme la vie de chaque homme où qu'il se trouve. Peu importe la banalité routinière ou l'insignifiance apparente de sa vie aux yeux des hommes, chaque vie a une valeur et une signification infinies aux yeux de Dieu, dans sa Providence.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

l'échec, avec la santé ou la maladie, dans la joie ou la tristesse, l'homme doit se tourner vers Dieu, il doit faire confiance à Dieu, en croyant en lui davantage chaque jour, en l'aimant davantage chaque jour, en vue de la vie à venir avec lui. Il y avait quelque chose de magnifique dans leur simplicité, quelque chose que tous les théologiens et les livres de théologie ne pouvaient égaler, je veux parler de leur approche de la mort. À ma grande surprise, c'est en Union soviétique que je l'ai découvert et cela m'a beaucoup appris. En plus de ma propre expérience, cela m'a fait réfléchir, en profondeur, sur la signification de la mort pour un chrétien.

Qu'avons-nous à craindre de la mort ? Elle est pour nous ni plus ni moins que la fin de la période d'épreuve que nous vivons ici sur la terre. C'est un retour, un retour à la maison, vers le Dieu et Père qui nous a créés dès l'origine. Ce n'est pas la fin de la vie : l'événement de la résurrection le prouve sans aucun doute. Il y a bien évidemment une souffrance dans la séparation d'avec sa famille et ses amis et c'est sans aucun doute une souffrance humaine dont personne n'a à avoir honte. Et pourtant, comme le dit saint Paul, nous ne devons pas, nous les chrétiens, pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Nous croyons à la résurrection, comme nous le disons dans notre profession de foi, le Credo, et à la vie du monde à venir. La mort n'est pas une tragédie dans notre foi, elle n'est qu'un passage prévisible de cette vie vers la vie à venir.

La mort peut bien faire peur à ceux qui ne croient pas, qui n'ont pas d'espérance. Elle peut faire peur à ceux dont la foi au Christ et en la résurrection est faible, ou encore à ceux qui ont

peur de rencontrer Dieu face à face en raison de ce qu'ils ont fait ou de la manière dont ils ont vécu dans cette période d'épreuves que l'on nomme la vie sur la terre. Les hommes peuvent également se soucier bien légitimement de ceux qu'ils laissent derrière eux. Les chrétiens ont toujours prié pour être délivrés d'une « mort subite et imprévue ». Mais la mort en soi n'est pas un objet de crainte. C'est un retour à la maison, le retour du fils prodigue peut-être, vers les bras accueillants du Père qui nous aime. Nous l'attendons, comme tous les hommes, mais nous l'attendons dans la confiance et même dans la joie, grâce à notre foi au Christ et à sa victoire sur la mort.

Le Christ est bien ressuscité et notre foi n'est pas vaine. La Résurrection est un événement dans l'histoire, c'est un fait reconnu de l'histoire de l'humanité et de ce que les théologiens appellent « l'Histoire du Salut ». Ainsi, la mort n'est pas une ennemie pour nous, nous ne devons pas la craindre comme les communistes qui préfèrent ne pas prononcer ce mot ni y penser. Nous y pensons, nous en parlons, non pas comme la fin de tout, mais comme la fin de notre période de probation. Nous pouvons l'anticiper chaque jour, et même avec ardeur, en raison de notre foi. Nous pouvons apprendre à la désirer, à nous y préparer, à l'embrasser avec joie et dans la paix, jusqu'au jour où nous serons rappelés à la maison pour jouir de notre héritage céleste. C'est là notre foi, c'est ce que signifie essentiellement être chrétien, croire au Christ, le Rédempteur qui nous avait été promis et qui est le vainqueur de la mort et du péché.

Bien des fois, au cours de ces années de captivité et de travaux forcés en Sibérie, les autorités et les interrogateurs m'ont annoncé que je ne serais plus jamais libre en Union soviétique. Parfois, ils me le disaient de façon sarcastique, parfois sur un ton menaçant, parfois simplement comme un fait établi. Quand j'étais appelé pour un interrogatoire, comme c'était le cas des prêtres très régulièrement, j'étais pratiquement assuré qu'un responsable ou l'autre m'assurerait, au cours de la conversation, que jamais je ne recouvrerais la liberté. Bien entendu, ils savaient tout comme moi que ma peine devait durer quinze ans, mais on évitait soigneusement d'en parler, c'était une sorte de fiction légale. De plus, il y avait un si grand nombre de violations techniques et d'infractions mineures aux règles du camp qu'à tout moment, les autorités pouvaient trouver une excuse pour prolonger ma peine s'ils le souhaitaient. Ils en avaient le pouvoir, leur parole avait force de loi en cas de litige. Même mes camarades de prison, dans nos conversations quotidiennes, tenaient pour acquis le fait que jamais je ne verrais le terme de ma peine et que jamais je ne quitterais cette enceinte close de fils de fer barbelés. Ils hochaient la tête pour me manifester leur compassion et haussaient les épaules, mais acceptaient ce fait comme une simple injustice de plus à endurer. C'était regrettable, mais que pouvait-on y faire ? Au bout d'un certain temps, j'avais moi aussi accepté et croyais ne plus jamais être libre.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Le Royaume de Dieu

La première chose que je fis en arrivant à Norilsk fut de me mettre à la recherche du père Viktor, le prêtre ukrainien qui avait été mon compagnon dans l'un des camps où j'avais été emprisonné. Il avait été libéré quatre mois auparavant. Je savais que lui aussi avait reçu un *polzenie pasporta* et qu'il avait été envoyé à Norilsk. Après m'être enquis de lui, je finis par le trouver dans l'un des bidonvilles aux portes de la ville. Vaste ensemble de baraques, de huttes et de cases (nommées *boloks*) qui avait abrité jadis une grande colonie d'ouvriers chinois « volontaires » en Sibérie, ce bidonville était encore surnommé « Shanghai Town » par les habitants de Norilsk. Ses cases et ses huttes étaient fabriquées avec de vieilles planches et des caisses d'emballage empilées les unes sur les autres comme une série de dominos. Les parois étaient généralement doublées, composées de fins morceaux de bois de toute sorte remplis de cendres pour assurer un semblant d'isolation. Les meilleures huttes étaient recouvertes de bitume, d'argile ou de plâtre à l'extérieur. J'ai retrouvé le père Vitkor, il vivait dans un de ces *boloks* avec un autre prêtre, le père Néron, qui avait également été emprisonné au camp minier de Kayerkhan d'où je venais d'être libéré. Le père Néron en avait cependant été libéré avant que j'y sois moi-même transféré.

Dans ce petit *bolok*, qui mesurait près de trois mètres carrés, ils avaient installé deux lits séparés par un autel, car cette petite pièce leur servait en fait de chapelle. Il y avait si peu de place

que je demandai au père Viktor s'il connaissait une famille dans le voisinage où je pourrais demeurer. Mais ni Néron ni lui ne l'entendaient de cette oreille. Ils étaient ravis de me voir et insistèrent donc pour que je reste avec eux. Ils me préparèrent un petit dîner sur le poêle électrique qui servait de cuisinière et de chauffage pour leur *bolok*. Nous parlâmes pendant des heures. Cette nuit-là, nous avons placé trois chaises en rang d'oignon dans le petit espace qui séparait les deux lits devant l'autel et j'ai dormi là, en gardant mon manteau de prisonnier et mon pantalon, les seuls vêtements que je possédais, en guise de matelas, couverture et oreiller. Dès que nous nous sommes réveillés le lendemain matin, nous avons préparé la messe après avoir rangé les chaises.

Vers six heures et demie, une douzaine de personnes étaient rassemblées dans la petite pièce pour la messe. Le dimanche, les gens se pressaient, non seulement dans la pièce, mais aussi dans le couloir devant la porte laissée ouverte. Pour accueillir ceux qui venaient toujours plus nombreux, Viktor et Néron disaient deux messes chaque dimanche en prêchant à chaque fois et il pouvait y avoir jusqu'à soixante personnes ou plus à chaque messe. En effet, ce taudis était bel et bien la « paroisse » du village. Presque tous les soirs, des paroissiens se rassemblaient, que ce soit pour les confessions, les baptêmes, les mariages ou l'office de *Panikhida*, magnifique office du souvenir russe que l'on récite pour les défunts.

Les foules étaient si grandes en réalité que très vite, je me suis retrouvé avec une petite valise chapelle fournie par le père Viktor et le dimanche, j'allais dire la messe dans une autre

partie de la ville, un ancien camp de prisonniers, pour une autre « paroisse » de Polonais, dans l'une des vieilles baraques du camp qui servait maintenant de logement régulier aux abords de la ville. Avant la messe, j'entendais les confessions et après la messe, je célébrais des baptêmes et des mariages, en nombre toujours croissant, car les personnes se rendaient compte au fur et à mesure que j'étais disponible tous les dimanches. Je m'étais signalé à la police comme on m'avait ordonné de le faire, j'avais trouvé du travail et j'ai finalement pu obtenir un petit *bolok* pour moi. J'y célébrais la messe chaque jour pour un nombre toujours grandissant de fidèles, mais je continuais à dire la messe chaque dimanche dans ma « paroisse » polonaise dans la baraque de l'ancien camp de prisonniers.

J'étais sous la surveillance constante de la police, bien entendu, de même que mes paroissiens. De temps à autre, j'étais appelé pour un interrogatoire par la police ou harcelé par les responsables des syndicats ou par les autorités des lieux où ils travaillaient, parce que je pratiquais ouvertement ma religion. Mais j'étais émerveillé et consolé par la constance de leur foi et par leur courage face à ces persécutions mineures. J'étais donc déterminé à continuer à les aider aussi longtemps que possible. Même si je pouvais encourir une nouvelle arrestation, le renvoi en prison ou dans un camp, j'étais prêt à courir ce risque pour remplir ma mission de prêtre auprès de ces chrétiens si courageux.

Sincèrement, j'étais souvent émerveillé par la manière dont ces gens s'accrochaient à la foi dans un pays si ouvertement athée. L'athéisme était prêché et enseigné partout, dans les



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Parmi mes meilleurs souvenirs du temps passé à Norilsk, il y a une célébration pascale qui fut aussi malheureusement la cause de mon départ. Le Carême précédant cette fête pascale avait été l'une des périodes les plus actives de ma vie sacerdotale. Les pères Viktor et Néron avaient quitté Norilsk. J'étais donc seul et pourtant, notre assemblée était plus nombreuse que jamais. Pendant tout le Carême, j'avais passé mon temps libre en confessions et en baptêmes. Le dimanche des Rameaux, je dis trois messes en prêchant à chacune, en assurant aux fidèles que l'ensemble des offices de la Semaine Sainte aurait bien lieu. Après les messes de ce dimanche, les fidèles se sont groupés pour préparer la bénédiction traditionnelle de la nourriture pascale. Comme j'étais le seul prêtre et qu'il y avait tant à faire, j'ai formé un groupe d'hommes pour organiser la bénédiction des paniers de nourriture pascale. Dans un petit carnet spécial, nous avons fait un plan de la ville de Norilsk, en signalant plusieurs points de rassemblement, et nous avons indiqué des heures pour que tous ceux qui ne pouvaient pas venir à mon petit *bolok* puissent se rassembler pour la bénédiction. Une fois tous ces arrangements plus ou moins achevés, je me suis dit qu'il me faudrait commencer à cinq heures du soir le vendredi, travailler pendant les vingt-quatre heures suivantes, en espérant avoir terminé à temps pour la veillée pascale.

Toute cette journée du vendredi, j'ai entendu un nombre incroyable de confessions pour Pâques, tout comme je l'avais

fait chaque soir de la semaine après le travail. Le soir, après les offices du Vendredi Saint, je suis parti pour ma visite aux quatre coins de la ville. Partout où je passais, des gens m'attendaient, même au milieu de la nuit ou aux longues heures froides du petit matin. Je suis revenu à mon *bolok* le samedi matin pour la liturgie qui avait lieu à six heures. Il y avait foule et bon nombre des participants avaient passé la nuit en ce lieu afin d'avoir une place devant l'autel pour le long office des vigiles de Pâques. Beaucoup restèrent aussi sur place après les offices du samedi jusqu'au moment de la veillée pascale, sans rien manger de la journée, pour être tout près de l'autel. Après l'office, j'ai recommencé ma tournée en revenant à mon *bolok* toutes les deux heures environ pour y bénir également les paniers de nourriture qui remplissaient entièrement la petite pièce, d'un mur à l'autre. À chaque fois que je revenais, je trouvais une nouvelle fournée de petits paniers à bénir. Vers onze heures, le samedi soir, j'étais de retour à la maison, mais j'eus beaucoup de mal à m'approcher du *bolok*. Même les couloirs et le vestibule étaient bondés, il y avait une foule massée à l'extérieur dans le froid de la nuit. Il y avait à peine assez de place pour se mouvoir, mais, vers minuit, j'étais habillé (je ne pouvais pas lever les bras à cause de la foule, donc quelqu'un avait dû me revêtir de la chasuble) et j'étais fin prêt pour la messe. L'autel était recouvert de fleurs et de bougies, nous avions même une chorale. J'ai entonné les chants solennels de la veillée pascale et la chapelle entière semblait retentir de l'hymne pascale. En général, la veillée pascale est une messe très joyeuse, mais jamais je n'oublierai

l'enthousiasme de la foule ce soir-là. J'étais épuisé après quarante-huit heures passées sans dormir, à passer de lieu en lieu, mais l'enthousiasme m'avait saisi et je sentais mon cœur se dilater. J'en oubliai tout, ne me concentrant plus que sur la messe et sur la joie pascale.

La foule était si grande qu'il était impossible de distribuer la communion, parce que personne ne pouvait bouger. Il fallut donc distribuer la communion après la messe. Vers trois heures du matin, l'office était terminé, mais le matin à neuf heures, j'étais encore debout pour distribuer la communion à des files incessantes de fidèles venus la recevoir. J'entendais la foule à l'extérieur, qui rentrait à la maison au petit matin de Pâques, échangeant d'une voix forte la traditionnelle salutation de Pâques : *Khristos voskres !* (« Le Christ est ressuscité ! ») et sa réponse : *Voistinu voskres !* (« Il est vraiment ressuscité ! ») Quand tout fut terminé, je revins dans ma chambre, seul, et je m'assis devant la petite table de mon *bolok*, complètement épuisé. Et pourtant, quelle satisfaction : j'ai connu ce jour-là une joie que j'avais rarement goûtée au long de ma vie. Je sentais qu'enfin, dans la Providence de Dieu, je commençais à réaliser mon rêve : servir le peuple russe. « Et tout ceci, me répétais-je, tout ceci s'est passé en Russie, à Norilsk ! »

La semaine suivante, cependant, je fus convoqué durant le travail pour me rendre au bureau du kgb. L'agent ne perdit pas de temps. Il m'accueillit avec une phrase brutale : « Wladimir Martinovich, votre travail missionnaire, ici à Norilsk, n'est pas nécessaire. Vous me comprenez bien ? » Il me dit sévèrement de prendre un billet sur le premier vol à destination de Krasnoïarsk



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

chercher du travail ; ils me disaient qu'il y avait tant à faire dans la paroisse, ils me promettaient également de pourvoir à tous mes besoins. De plus, ils voulaient un prêtre à plein temps. Ils avaient l'intention de déposer une pétition à la mairie pour dire qu'ils avaient un prêtre et demander que l'église ne soit pas confisquée. Honnêtement, je n'étais pas vraiment rassuré par toutes ces démarches. Je savais que les responsables de la ville voudraient à tout prix savoir qui était ce prêtre et d'où il venait ; j'étais donc persuadé que dans ces conditions, mon séjour à Krasnoïarsk serait des plus courts. Les paroissiens ne voulaient pas changer d'avis et après tout ce que je venais de voir de mes propres yeux des œuvres de la Providence de Dieu, je n'étais pas enclin à discuter sans fin.

Ils préparèrent donc leur pétition et demandèrent un rendez-vous au responsable de la mairie. Celui-ci ne voulait pas leur répondre directement ni signer les documents nécessaires ; il insistait pour que l'affaire soit adressée directement à Moscou. Sans se laisser démonter par cette réponse, les paroissiens décidèrent d'envoyer un comité à Moscou pour y présenter leur pétition. J'étais émerveillé de leur audace et même un peu embarrassé devant leur foi ; en fait, j'avais honte de constater que, d'une certaine manière, elle était plus grande que la mienne. Ils ne doutèrent jamais un seul instant que Dieu allait faire en sorte que leur pétition obtienne une réponse favorable, tout comme il avait répondu favorablement à leur prière en leur envoyant un nouveau prêtre. Ils ne craignaient pas d'affronter le conseil municipal ni même le Kremlin pour témoigner de leur foi. Ils savaient bien, comme les habitants de toute l'Union

soviétique, que leurs actes pouvaient leur coûter leur emploi ou des représailles plus sévères et pourtant, ils n'avaient pas hésité un seul instant.

Comment expliquer une telle foi dans un pays où l'athéisme et la peur étaient constamment à l'ordre du jour ? Il n'y avait d'autre réponse qu'une explication traditionnelle : cette foi était un don de Dieu, comme c'est toujours le cas. Dieu était une réalité pour ces personnes, une réalité à laquelle ils s'accrochaient et qu'ils plaçaient avant toute considération personnelle. Pour eux, la foi était littéralement une question de vie ou de mort. Ils étaient prêts à tout sacrifier pour elle. Il ne s'agissait pas de doctrines, de règles ni de pratiques pour ces gens. C'était une question de foi profonde et de conviction intime. Pour eux, Dieu était aussi réel que leur père, leur frère ou leur meilleur ami. Ils se tournaient vers lui en cas de difficulté, ils lui faisaient confiance et craignaient son jugement en cas de faute ; ils étaient prêts à tout perdre dans ce monde plutôt que de l'offenser.

Non pas qu'ils aient été parfaits, en tant que personnes ni en tant que chrétiens – loin de là, ce n'étaient pas des saints – mais leur foi était une question de principe et de pratique dans leur vie quotidienne. Ils n'en parlaient pas, mais elle se voyait à leur façon d'aborder les problèmes de la vie quotidienne, à leur façon de parler, à leur façon de penser et de réagir en différentes occasions. C'était une foi simple, directe, enfantine, le type de foi que notre Seigneur a louée de façon si explicite dans les Évangiles à chaque fois qu'il l'a rencontrée. « *Chez personne en Israël, je n'ai trouvé une telle foi* » (Lc 7, 9), a-t-il dit au

centurion, par exemple. Voilà quels étaient mes sentiments dans cette église paroissiale de Krasnoïarsk.

C'était peut-être une foi un peu démodée. Elle se centrait pour mes paroissiens sur l'Église et les sacrements, les dévotions, les neuvaines et les prières. Elle n'était peut-être pas assez raffinée et certaines de leurs idées sur le bien et le mal, le péché et la pénitence, la souffrance et la rédemption, la mort et la résurrection, la grâce et les sacrements, n'auraient sans doute pas plu à un théologien ayant plus de discernement que moi. Ma foi avait été mise à l'épreuve et purifiée au feu d'une persécution constante et latente, elle avait été attaquée, ridiculisée par les tenants de la propagande athée de tous les côtés et sur tous les plans, mais elle avait survécu. La foi était quelque chose de bien trop précieux, aux yeux de ces gens simples, pour qu'ils acceptent de l'échanger contre une promotion sociale quelconque, un meilleur travail ou même contre une meilleure éducation pour leurs enfants qu'ils chérissaient pourtant tendrement. Pour eux, la foi était leur mode de vie, le centre de leur vie, de leur journée, de toutes leurs actions. Ils en parlaient rarement et ils auraient sans doute eu du mal à expliquer ce en quoi ils croyaient s'ils avaient essayé, mais pourtant, la foi était là, au centre de leur être : ils croyaient en Dieu et en son Église. Ils avaient confiance en lui, ils se tournaient vers lui dans leurs difficultés, ils le remerciaient aux temps de la joie et ils espéraient ardemment demeurer avec lui dans l'éternité.

Telle est la foi que nous partageons tous, bien entendu. Nous ne l'avons pas méritée – Dieu nous l'a offerte et c'est un don



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

publics. Le but est de pourvoir au bien commun de tous, de faire pour l'humanité ce que l'homme n'a jamais réussi à faire.

Il n'y a aucun doute sur les effets d'une telle propagande. L'une des réussites les plus évidentes est l'esprit de camaraderie qui n'atteint nulle part ailleurs de tels sommets. Une autre réussite est le véritable orgueil que tirent les citoyens de leurs exploits, qu'il s'agisse de remplir les objectifs des plans quinquennaux, de construire un nouveau barrage ou une usine, de réaliser une bonne moisson ou simplement d'avoir rempli les objectifs quotidiens définis pour le travail individuel de chacun. Le sentiment d'avoir enrichi la mère patrie d'une manière ou d'une autre donne l'impression à chacun de participer et d'être fier du système. Les gens ne comprennent pas le capitalisme et le disent ouvertement. Ils ont entendu leur système et leurs réussites vantés tant de fois au cours de leur génération qu'ils ont fini par y croire dur comme fer ; ils prennent cet état de fait pour acquis et pensent que, d'une manière ou d'une autre, c'est ainsi que doivent aller les choses. Rien de surprenant à cela. En Occident, les mêmes effets psychologiques sont produits par la publicité réalisée pour toutes sortes de nouveaux produits : voitures, maisons, savons et déodorants, mode, pornographie même. *L'American way of life* y est dépeinte en couleurs ; les gens finissent par croire qu'ils doivent tout acquérir, même s'ils doivent s'endetter ou prendre un crédit pour obtenir les derniers produits ou suivre les nouvelles tendances et la dernière mode.

Et pourtant, rien de tout cela ne parviendra vraiment à les satisfaire. Il y a peut-être une acceptation inconsciente et

conditionnée des promesses et des buts constamment répétés, mais il y a également un vague sentiment, peut-être tout aussi inconscient, qu'il doit y avoir davantage dans la vie que les possessions matérielles ou la réussite, qu'elle soit collective ou individuelle. J'ai toujours pris part à des discussions avec des ouvriers ordinaires, des femmes, des maris, des grands-mères dans les familles, du plus simple au plus instruit des communistes, sur le sens de la vie et la question de la moralité. Il ne m'était pas nécessaire d'initier ces conversations, la répétition constante du slogan « tout pour l'homme » est l'équivalent communiste des publicités télévisées, des nouvelles, des documentaires ou même des programmes culturels ou des émissions de loisirs, elle suffisait à déclencher des réactions et à lancer la discussion.

L'avancement de l'humanité, la notion abstraite d'humanité ou le concept glorifié d'être humain sont des idéaux très ténus qui perdent rapidement de leur pouvoir d'inspirer ou de satisfaire l'homme au regard de sa vie quotidienne et de ses expériences malheureuses. Si l'on peut se dévouer durant un temps à servir l'humanité souffrante, se laisser inspirer par la notion de fraternité comme but de sa vie est plus difficile. La nature humaine est ce qu'elle est et les défauts de l'homme sont trop nombreux : il est difficile de persister dans ces moments d'inspiration sans une source plus profonde et sans une plus grande motivation. Dans l'idéologie marxiste comme dans le communisme athée, l'homme et le monde matériel sont tout ce qui existe ; pour le reste, il n'y a qu'une vision relativement vague d'une société à venir et parfaite ; une sorte d'étape plus

élevée pour l'humanité qui existera dans un âge d'or à venir. Même les plus fanatiques défenseurs du communisme ont abandonné depuis longtemps l'idée de fixer une date à cet « à venir ». Et subitement, les communistes d'aujourd'hui se trouvent dans la position de ces chrétiens des premier et deuxième siècles qui commençaient à comprendre que la Parousie, la seconde venue du Christ, n'était pas forcément pour le lendemain. Ironiquement, le futur âge d'or du communisme est désormais traité par le citoyen ordinaire, et en particulier par les jeunes, avec le même mépris que les orateurs communistes réservaient jadis à leur description de la religion comme une « utopie ».

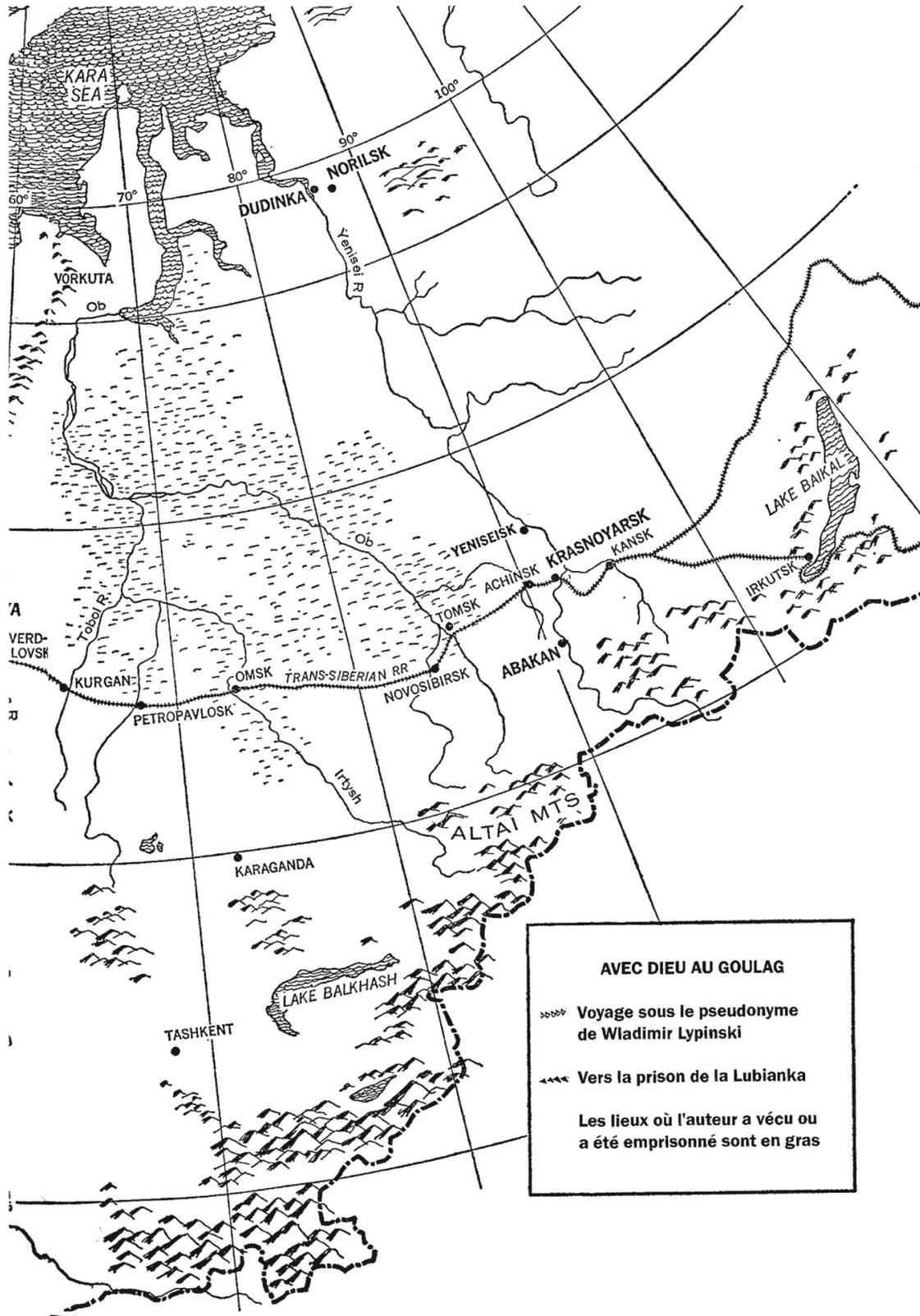
Après tout, l'homme n'est qu'un homme, surtout quand il s'agit de votre voisin avec tous ses petits défauts mesquins ou de cet homme stupide qui est votre collègue de bureau, de ce boucher ou de ce vendeur qui vous volent, de ce chauffeur de bus malpoli et impatient, de ce policier aux manières rudes et de mauvaise humeur, de ces membres du Parti qui vocifèrent, de ce jeune ambitieux qui rêve de réussite sociale, de ce portier peu accueillant, de ce patron de syndicat ou bien de la marmaille indisciplinée de votre voisin. On peut ressentir de la compassion pour le malade et celui qui souffre, on peut se sentir ému et avoir envie de les aider, on peut être touché par les histoires des victimes de guerre, de catastrophes naturelles, mais il est difficile d'offrir cette même compassion et ce même amour fraternel à ceux que l'on côtoie chaque jour et dont on a tout loisir d'observer les défauts humains. Quel droit cet homme que j'ai croisé dans la rue peut-il bien avoir sur moi ?



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>





AVEC DIEU AU GOULAG

..... Voyage sous le pseudonyme de Wladimir Lypinski

----- Vers la prison de la Lubianka

Les lieux où l'auteur a vécu ou a été emprisonné sont en gras

Table des matières

Couverture

4e de couverture

Titre original

Copyright

Titre

Citation

Dédicace

Prologue

1 - Albertyn

2 - La décision de passer en Russie

3 - La Russie

4 - L'arrestation et l'emprisonnement

5 - La prison de la Loubianka

6 - Les interrogatoires

7 - Quatre années au purgatoire

8 - En transit

9 - Le corps

10 - Le travail

11 - Le sacerdoce

12 - L'apostolat

13 - Le sens de la messe

14 - Retraites

15 - La peur de la mort

16 - La liberté

17 - Le Royaume de Dieu

18 - Humilité

19 - La foi

20 - Humanité

Épilogue

Dénouement

Table des matières